



ELSEVIER

VIE SCIENTIFIQUE



www.elsevier.com/locate/natsci

« Évaluation et perception de l'exposition à la pollution atmosphérique : une interrogation sociétale » ☆

“Evaluation and perception of the exposition to atmospheric pollution: a societal interrogation”

Nathalie Blanc

Géographe, Laboratoire dynamiques sociales et recomposition des espaces (LADYSS), Institut de Géographie, 191 rue St Jacques, 75005 Paris, France

Ce séminaire portait sur les décalages observés entre mesure et perception de la pollution atmosphérique. Il visait à confronter les composantes météorologiques et sociales de la question de la qualité de l'air et de la pollution. Il s'agissait essentiellement d'identifier des pistes de recherche à promouvoir dans le cadre du programme Primequal/Predit du ministère de l'Écologie et du Développement durable.

Aujourd'hui, en effet, la mesure de la pollution constitue le cœur des recherches liées à la pollution atmosphérique en réponse à la demande sociale. Ainsi, l'essentiel des efforts a consisté à mettre en œuvre un dispositif de surveillance de la qualité de l'air avec un large éventail de structures et d'instruments visant plus qu'à informer le public : à faire de la qualité de l'air un bien public. Cependant, mesurer ne va pas de soi. S'il est évident que la mesure nécessite un vaste appareillage technique et la définition d'un objet à mesurer : la « pollution », elle doit aussi s'inscrire dans la perspective de l'action ; elle renvoie donc à une politique de la qualité de l'air. Or, on constate que la mesure ne va pas de pair avec l'idée de sa fin et qu'en fait, de plus en plus, elle se développe sans

qu'on sache toujours quel objectif elle vise et quel besoin elle remplit. Ainsi, la loi sur la qualité de l'air de 1996 manque d'objectif clairement défini.

Toutefois, répondre à cette question n'est pas si simple qu'il y paraît. La question de la qualité de l'air est à dimensions multiples. Et cela rend nécessaire de mieux l'approfondir dans ses énoncés mêmes pour mieux comprendre les faiblesses de toute politique en la matière. Ainsi, l'individu est en cause. Par ailleurs, la question de la qualité de l'air est une question de santé publique, mais aussi de transport. Il existe, de plus, un système très complexe d'interactions entre la dynamique atmosphérique, les actions individuelles et les actions collectives, tels les plans de déplacement urbain ou, encore, les programmes de protection de l'atmosphère. La complexité de cet ensemble est telle qu'une politique de l'air peut avoir des effets contraires aux objectifs initiaux. C'est vrai en termes de transports notamment.

Considérée dans son ensemble, la problématique de la qualité de l'air exigerait donc des travaux pluri- et interdisciplinaires, mêlant des spécialistes de sciences sociales, de sciences physico-chimiques et des métrologues. Ces démarches sont encore peu nombreuses et ceci d'autant plus qu'à la différence d'autres domaines de l'environnement, la question de la pollution atmosphérique apparaît essentiellement technique et s'inscrit dans des cadres institutionnels extrêmement cloisonnés.

☆ Compte-rendu du séminaire Primequal/Predit (Paris, 4 février 2003)

Adresse e-mail : nblanc@magic.fr (N. Blanc).

Tournant autour de ces interrogations, le séminaire a abordé quatre points de discussion. Il a commencé par s'intéresser au hiatus persistant entre la perception de l'exposition à la pollution atmosphérique et sa mesure. Ce premier thème visait en fait à introduire les diverses facettes de la réflexion de la journée. La façon dont il a été abordé se ramenait essentiellement à une interrogation portant sur l'évolution des représentations sociales de la pollution. Cette interrogation, à mon sens, était insuffisamment explicitée et approfondie. Ainsi, peu de recherches se consacrent frontalement à cette question. La majeure partie des travaux tend à des approches psychosociologiques de la pollution atmosphérique. Dans cette démarche, la pollution est prise comme un fait allant de soi. Peu de travaux la considèrent en tant que construction sociale. D'où certaines difficultés à appréhender le hiatus entre perception et mesure de pollution : seule une approche socio-anthropologique pourrait rendre compte de la complexité d'un tel phénomène faisant intervenir rejet de la ville, mode de déplacement, histoire familiale, développement d'une sensibilité écologique, question de santé etc. Ces différents facteurs contribuent, semble-t-il, au fait que les citoyens pensent leur air plus pollué qu'il ne l'est.

Le deuxième thème abordé, en apparence plus technique, concernait la métrologie, ses ambiguïtés et ses difficultés. Il s'agissait d'évaluer non plus la pollution, mais la mesure à l'aune de la perception qu'en a le public. On constate en effet que les développements techniques ayant trait à la mesure de la pollution ne répondent pas aux préoccupations des individus en la matière. Les mesures telles qu'elles sont réalisées caractérisent un état fragmenté de l'atmosphère : elles sont effectuées polluant par polluant et, de plus, loin des sources polluantes (les automobiles) avec lesquelles les citoyens sont en contact. Dès lors, l'amélioration de la prise en compte de la pollution atmosphérique suppose une approche socio-anthropologique du phénomène et de la réception de l'information scientifique, mais aussi de sa vulgarisation et de sa constitution comme référentiel d'action.

Le troisième volet de ce séminaire fut consacré à la pollution atmosphérique en tant que risque sani-

taire ou menace pour la qualité de vie. De manière générale, épidémiologie et toxicologie s'accordent sur l'existence d'un risque collectif en termes de santé publique. Risque qui toucherait essentiellement les personnes déjà sensibles (personnes âgées, enfants, asthmatiques etc.). En revanche, il n'existe pas de définition du risque individuel. Mais la pollution ne constitue-t-elle pas avant tout une atteinte à la qualité de vie ? N'est-elle pas avant tout préjudiciable à la qualité de l'habiter ? Plus encore : ne frappe-t-elle pas tout particulièrement les lieux où habitent des personnes déjà socialement exclues ? N'est-elle pas une atteinte de plus au cadre et aux conditions de vie des populations déshéritées et ne joue-t-elle pas un rôle aggravant dans l'exclusion socio-spatiale de ces personnes ? On parle de relégation environnementale.

Il fut enfin question de la qualité de l'air entre attitudes individuelles et enjeux sociaux. Les deux dernières communications résument la complexité des enjeux propres à la qualité de l'air. Quelle représentation élaborer du phénomène de façon à produire des modèles d'action cohérents ?

En conclusion, on a constaté à quel point, la qualité de l'air et la pollution atmosphérique sont des questions porteuses de problématiques extrêmement riches pour les sciences sociales. Les discussions ont notamment montré qu'elles obligent celles-ci à renouveler la réflexion sur les liens entre individus et collectif. Elles représentent une thématique d'autant plus riche que celle-ci entre en résonance avec la question de l'effet de serre et avec celle de la responsabilité individuelle à l'égard d'un changement global.

En définitive, cette journée montrait bien toutes les difficultés d'organisation de ce champ de recherche, l'importance prise par la mesure aux dépens d'autres champs d'investigation et la faiblesse des sciences sociales. Pourtant, ce domaine nécessite que s'investissent aussi bien sociologues qu'anthropologues ou politistes alors même que persiste (dans les discours des métrologues au moins) un certain mépris à l'égard de ces populations qui persistent à penser pollué un air qui, d'après eux, l'est beaucoup moins qu'avant. Certains métrologues se demandent même s'il ne conviendrait pas, tout simplement, d'éduquer les gens pour que le problème soit résolu !